

LA FOI ET LA VUE.

La foi est une vive représentation des choses qu'on espère , et une démonstration de celles qu'on ne voit point.

(Héb. XI. 1).

Le roi prophète, dans un de ses plus beaux cantiques , commence par célébrer les merveilles de la création. « Les cieux, » dit-il , « racontent la gloire du Dieu fort, et l'étendue donne à connaître l'ouvrage de ses mains. Un jour parle à un autre jour, et une nuit enseigne une autre nuit. Il n'y a point en eux de langage, il n'y a point de paroles ; et toutefois leur voix est entendue. Leur voix va par toute la terre , et leurs discours jusqu'aux extrémités du monde. Il a posé en eux un pavillon pour le soleil ; tellement qu'il est semblable à un époux qui sort de son cabinet nuptial , il s'égaie comme un homme

vaillant pour faire sa course. Son départ est de l'un des bouts des cieux, et son tour s'achève à l'autre bout, et il n'y a rien qui se puisse mettre à couvert de sa chaleur. » Puis il passe, sans transition apparente, à un autre ordre d'idées, il célèbre une nature plus relevée, une création spirituelle, et s'écrie : « La loi de l'Eternel est parfaite, elle restaure l'âme ; le témoignage de l'Eternel est assuré, et donne la sagesse aux plus simples ; les commandements de l'Eternel sont droits, ils réjouissent le cœur ; le commandement de l'Eternel est pur, et il fait que les yeux voient. La crainte de l'Eternel est pure, elle subsiste à perpétuité ; les jugements de l'Eternel ne sont que vérité, et ils se trouvent également justes. Ils sont plus désirables que l'or, même que beaucoup d'or fin ; et plus doux que le miel, même que ce qui distille des rayons de miel. Aussi ton serviteur est rendu éclairé par eux, et il y a un grand salaire à les observer. »

Ces paroles du psalmiste nous révèlent successivement deux mondes différents, dans lesquels nous sommes également appelés à vivre : le monde de la vue et le monde de la foi. Dans le monde de la vue, tous les objets sont présents, sensibles, passagers : dans le monde de la foi tout est à venir, invisible, éternel. Le monde de la vue a un ciel d'azur, un soleil de lumière, de verdoyantes campagnes, des beautés qui charment les yeux : le monde de la foi a pour

ciel la sainteté, pour lumière « le soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons, » et les beautés qu'il renferme dans son sein, pour être invisibles aux yeux de la chair, n'en sont que plus ravissantes au cœur qui sait les goûter. Le monde de la vue a des souverains temporels, assis sur des trônes visibles, décorés d'un sceptre d'or, environnés de tout ce qui peut fasciner et éblouir : le monde de la foi a son royaume aussi, mais c'est un royaume tout spirituel, c'est un empire qui ne s'exerce que sur les âmes ; et l'autorité du souverain, si elle ne s'annonce point par des insignes extérieurs, n'en est pas moins reconnue et respectée par de fidèles sujets. Dans le monde de la vue les objets de nos affections charment nos sens en même temps qu'ils touchent nos cœurs ; nous pouvons jouir de leur présence matérielle, tressaillir au son de leur voix, sentir leur main presser la nôtre, et voir nos yeux se réfléchir dans leurs yeux ; mais aussi vient un moment où ces yeux se ferment, où cette voix s'éteint, où cette main se glace dans la nôtre, où il faut rendre à la terre ce corps qui en fut tiré : dans le monde de la foi les affections n'ont rien de charnel et de sensible, nous aimons des êtres invisibles et spirituels, l'âme seule nous met en rapport avec eux ; mais ces affections sont éternelles, et le temps vient où nous serons réunis pour toujours à ce que nous aimons.

Pour accomplir notre destination nous devons vivre

à la fois, je le répète, dans ces deux mondes. Mais si ces deux genres de vie sont également obligatoires, ils ne sont pas également faciles. Pour vivre dans le monde de la vue, il ne faut de notre part nul effort, nulle tension d'esprit : il suffit de suivre le penchant de notre nature. Mais pour vivre dans le monde de la foi, pour s'élever au-dessus des objets sensibles, pour saisir les réalités invisibles et éternelles, pour rendre, en quelque sorte, visible ce qui est invisible et présent ce qui est à venir, il faut un sentiment nouveau et surnaturel que l'Esprit de Dieu peut seul mettre dans notre cœur. C'est ce sentiment que l'apôtre définit dans notre texte. C'est la foi qui nous met en contact avec ce monde supérieur dont nous parlons. C'est la foi qui nous ouvre l'accès à ces trésors de beautés et d'harmonies cachées pour les yeux de la chair. La foi, nous dit l'apôtre, est une vive représentation des choses qu'on espère, et une démonstration, ou plus littéralement, une mise devant les yeux de celles qu'on ne voit point. C'est-à-dire, en d'autres termes, que la foi rend présentes les choses à venir et visibles les invisibles. Possédez-vous, mes chers frères, cette foi qui nous met en contact avec le monde des esprits ? la foi que vous faites profession d'avoir est-elle plus qu'une spéculation de votre intelligence, est-elle un sentiment de votre cœur, une direction de votre vie ? Vivez-vous dans le monde de la foi, ou seulement dans celui de

la vue ? Telle est la question importante que je vous propose d'examiner aujourd'hui. Pour vous faciliter cet examen, je vais supposer qu'il existe une société d'hommes qui vivent réellement par la foi, et tracer un tableau imaginé de ce que serait la vie de tels hommes ; en comparant cette vie supposée avec votre vie réelle, il vous sera facile de reconnaître si nous avons en effet décrit vos expériences, ou si la vie de la foi vous est étrangère.

Les personnes que j'ai en vue croient à une vie à venir. Elles croient que l'ordre de choses présent est périssable et passager, et qu'il doit bientôt faire place à un ordre de choses nouveau et éternel. Elles croient que dans ce nouvel ordre de choses la destinée de chaque homme sera fixée pour toujours, et que cette destinée doit être éternellement heureuse ou malheureuse suivant l'emploi qu'on aura fait de cette courte vie. En conséquence, les hommes dont je parle se considèrent comme étant ici-bas dans une économie d'attente et de préparation, et toute leur vie est réglée sur ce principe. Ils s'attachent peu à ce monde qui va périr, et leurs premières pensées sont pour celui qui ne passe point. Jamais ils ne se laissent absorber par les affaires de cette vie au point d'oublier celle qui est à venir. S'ils sont obligés, par leur position dans ce monde, de se livrer à des occupations arides et matérielles, ils savent se ménager des moments pour

retremper leur âme par la contemplation des choses invisibles, et ces moments sont pour eux les plus précieux ; leur âme, fatiguée des préoccupations de cette vie, revient avec joie, naturellement et sans effort, aux pensées de la vie à venir ; on voit bien que leurs affections sont tournées vers les choses qui sont en haut. Cette préoccupation de la vie à venir se décèle dans leur conversation : les objets dont ils s'entretiennent le plus souvent et le plus volontiers sont le ciel, l'éternité, le sort futur des justes et des méchants. Jusque dans la manière dont ils se vêtissent on reconnaît qu'ils se considèrent ici-bas comme étrangers et voyageurs. Leurs vêtements sont simples et ils y consacrent peu de temps ; ils ne dépensent pas des heures trop précieuses à parer avec une somptueuse recherche un corps qui sera la proie des vers dans quatre jours. Lorsqu'ils se réunissent après les travaux de la journée, ce n'est jamais dans un but frivole ; ils n'ont garde de perdre leur temps à des conversations futiles ou à des amusements qui leur sembleraient indignes d'être immortels. S'ils ne se refusent pas quelques récréations, pour procurer un délassement nécessaire à des esprits fatigués par le travail, ces récréations sont toujours d'un genre tranquille, jamais elles ne les mettent dans un état violent ni ne compromettent leur santé ; jamais leur âme n'en est absorbée et ne perd de vue la vie à venir. Quoi qu'ils fassent, en un mot, et jusqu'en

mangeant et en buvant , ils font tout comme en présence de l'éternité.

Les personnes que j'ai en vue croient qu'il existe un Dieu sage, puissant et bon, qui commande à toute la nature, et sans la volonté duquel rien n'arrive dans le monde. La pensée de ce Dieu les préoccupe constamment, et dans tout ce qu'ils font, dans tout ce qu'ils disent ils se souviennent qu'ils sont en sa présence. Ils craignent plus son regard qui sonde les cœurs qu'ils ne craignent les regards des hommes. Jamais son nom sacré ne passe légèrement sur leurs lèvres; jamais ils ne le mêlent à des conversations frivoles ni à de vaines exclamations. Assurés qu'il dirige tous les évènements de leur vie dans des vues sages et paternelles, ils savent le bénir en toutes choses. Dans la prospérité, c'est vers Dieu que s'élèvent tout d'abord leurs actions de grâces; la jouissance du bienfait ne leur fait pas oublier le bienfaiteur. Si au contraire Dieu juge bon de les affliger, ils baissent la tête sans murmure sous cette main qui alors même qu'elle frappe est toujours pour eux la main d'un père, profondément convaincus que toutes choses sont pour leur vrai bien. Ils rendent un culte à ce Dieu qu'ils craignent et qu'ils aiment; et ce culte n'est pas seulement à leurs yeux leur premier devoir, c'est leur plus impérieux besoin, c'est leur plus doux privilège. Ils voient arriver avec bonheur le jour de repos et de sanctification, ce jour qui les appelle dans

le temple du Seigneur ; ils ne se laisseraient pas détourner de s'y rendre par le soin de leurs affaires, bien moins encore par une partie de plaisir. Ils y viennent non par habitude, ni par respect humain, ni par acquit de conscience, mais pour satisfaire le penchant de leur cœur. Non contents de servir Dieu en public, ils lui rendent un culte assidu dans leurs maisons ; chaque jour ils se réunissent en famille pour implorer sur eux ses bénédictions, et lui rendre grâces de ses bienfaits. Chacun de leurs repas commence par l'action de grâces ; et si vous pouviez les surprendre dans les mystères de leur vie de cabinet, bien souvent vous les trouveriez à genoux devant le Seigneur. La prière est comme la respiration de leur âme : jamais ils ne commencent la journée, jamais ils ne la finissent, jamais ils ne prennent une résolution importante sans prier.

Les personnes que j'ai en vue croient que Dieu leur a fait connaître sa volonté et le chemin du salut par le moyen d'une révélation ; que cette révélation est contenue dans un livre dont les rédacteurs ont écrit sous la direction de l'Esprit divin. Ce livre, qu'ils appellent la Parole de Dieu, est à leurs yeux le plus précieux des trésors. Ils l'estiment au-dessus de tout autre livre, et ne l'ouvrent qu'avec un saint respect. Tous le possèdent, et ce n'est pas pour le laisser se couvrir de poussière sur le rayon d'une bibliothèque ; ils en font leur société habituelle, leur lecture de

tous les jours. Ils l'ont toujours sous la main , c'est leur livre de prédilection , on le retrouve partout dans leurs demeures , sur la table de leurs salons , sur le comptoir du marchand , sur le bureau du commis. Ils aiment à profiter de leurs moments de loisir pour lire ce livre sacré , qui leur enseigne les secrets du monde invisible et le chemin de la vie éternelle. Cette lecture pénètre leur cœur d'une joie divine et d'une paix ineffable : ils y trouvent la consolation dans les épreuves, la force dans les tentations, le ciel sur la terre. Ils peuvent dire comme un des écrivains de ce livre : « Oh Eternel ! ta parole m'est plus précieuse que l'or, plus douce que ce qui distille des rayons de miel ! » Ce livre est à leurs yeux une autorité inviolable et absolue ; ils en font l'unique règle de leur croyance ; il suffit de leur en citer une déclaration pour couper court dans leur esprit à tous les doutes , et réduire à néant toutes les objections. Aussi leurs prédicateurs n'ont besoin ni de longs raisonnements pour les convaincre , ni d'appels pathétiques pour les toucher ; il suffit que leurs paroles soient appuyées de l'autorité du livre de Dieu , pour qu'elles soient à l'instant reçues sans contestation. Plus une prédication est conforme à ce livre , plus elle est écoutée avec plaisir par les personnes dont je parle ; il n'est pas besoin , pour fixer leur attention , de flatter leurs oreilles par des tournures oratoires , des tableaux ingénieusement imaginés , des moyens inat-

tendus et frappants : il suffit de leur développer ligne après ligne la Parole de Dieu.

Une des choses que leur enseigne ce livre divin, c'est que Dieu a tant aimé les hommes pécheurs et perdus que de livrer son fils unique à la mort de la croix, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Cette doctrine, qu'ils appellent évangile, ou bonne nouvelle, est à leurs yeux l'unique fondement du vrai bonheur. Cette bienheureuse nouvelle d'un Dieu mourant pour eux a pénétré au fond de leur cœur, et le remplit d'une joie paisible et continuelle. Sans doute ils ne sont pas indifférents aux biens de la vie : s'ils ont le bonheur de posséder la santé, de l'aisance, des parents et des amis selon leur cœur, ils jouissent avec reconnaissance de tous ces bienfaits du créateur ; mais ils jouissent mille fois plus encore de la pensée que Christ est mort pour eux. Sans cette mort ils se croiraient perdus éternellement ; par elle ils voient le ciel ouvert devant eux. Aussi aiment-ils de toutes les forces de leur âme celui qui les a aimés le premier jusqu'à donner sa vie pour eux ; ils ne peuvent se lasser de repasser dans leur cœur le souvenir de cet amour : la pensée qui les préoccupe le plus habituellement, celle à laquelle ils reviennent le plus naturellement et avec le plus de bonheur, c'est la croix de Golgotha. Et comme de l'abondance du cœur la bouche parle, ils ne se lassent pas non plus de s'entretenir de la mort

de Christ. C'est un sujet qui ne les fatigue jamais ; jamais ils ne trouvent qu'on en parle trop souvent ni trop longuement ; jamais ils ne se plaignent que les prédicateurs de l'évangile redisent toujours la même chose : car cette chose est à leurs yeux la seule nécessaire. Les prédicateurs qu'ils préfèrent sont ceux qui , à l'exemple de saint Paul , ne veulent savoir parmi eux qu'une seule chose , Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.

Ils croient encore, d'après le livre de Dieu , que la foi en Christ est nécessaire au salut ; « qu'il n'y a sous le ciel aucun autre nom qui ait été donné aux hommes , par lequel ils puissent être sauvés. » Aussi sont-ils pressés du besoin de répandre autour d'eux la connaissance de cet évangile où eux-mêmes ont trouvé la vie éternelle. Ils ne décorent pas l'indifférence religieuse du beau nom de tolérance ; ils ne disent pas que chacun doit garder sa religion pour soi , et n'appellent pas fanatisme ou exaltation le désir d'amener les autres à la vérité et au salut. En même temps qu'ils s'occupent des besoins temporels de leurs frères , ils veulent aussi leur donner une aumône plus précieuse et pourvoir à leurs besoins spirituels. Ils encouragent de leur sympathie et soutiennent de leurs dons les sociétés qui travaillent à l'évangélisation du monde ; ils prient chaque jour pour cette œuvre excellente. Ils s'intéressent tout particulièrement à la partie de cette œuvre qui a pour objet les peuples

encore plongés dans les ténèbres du paganisme ; les missions étrangères trouvent en eux de zélés partisans. Loin de s'étonner quand vous leur proposez de contribuer par quelques sacrifices pécuniaires au soutien de cette œuvre , ils vont au-devant de vos demandes , et s'estiment heureux de pouvoir faire un pareil emploi d'une partie de leur superflu.

Voilà , mes chers frères , quelques-uns des traits qui caractérisent les personnes que j'ai en vue , celles qui vivent dans le monde de la foi. Comparez maintenant votre vie avec cette vie , et voyez si c'est bien à vous que s'applique ce tableau. Mais je n'essaierai pas même de faire un tel rapprochement : si je le faisais , mes paroles auraient l'air d'une ironie. S'il est une chose évidente au monde , c'est que vous ne réalisez pas dans votre vie la vie de foi que j'ai mise devant vos yeux. Et je ne parle pas seulement ici des croyances particulières qui distinguent la religion révélée ; je n'ai pas besoin d'aller si loin. A m'en tenir même aux traits les plus généraux du tableau que j'ai tracé , aux grandes vérités qui constituent la religion naturelle , l'existence de Dieu , l'immortalité de l'âme , il me serait trop facile de montrer qu'à l'égard de ces vérités-là vous n'êtes pas réellement des croyants : que non-seulement vous n'êtes pas chrétiens fidèles , mais que vous n'êtes pas même déistes conséquents. Vous faites profession de croire à une vie à venir ; mais vous agissez comme si tout finissait à la mort.

Vous prétendez croire en un Dieu sage, puissant et bon ; mais vous vivez comme étant sans Dieu dans le monde. En théorie, vous croyez à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme ; mais en pratique, vous êtes incrédules, j'allais dire matérialistes.

Vous ne croyez pas réellement à la vie à venir. En effet, si vous croyez à une autre vie, à un état futur et éternel de bonheur ou de souffrance, comment se fait-il que vous concentriez sur la vie présente votre intérêt et votre activité ? comment se fait-il que vous soyez pleins de sollicitude pour votre bien-être temporel, et glacés pour votre bonheur éternel ? que vous vous inquiétiez davantage de votre fortune dans ce monde que de votre salut dans l'autre ? Si vous croyez à une vie à venir, pourquoi ce sujet solennel ne revient-il pas plus souvent, pourquoi ne revient-il jamais dans vos conversations ? pourquoi n'est-ce pas chez vous une préoccupation habituelle, votre pensée principale, celle à laquelle vous rapportez toutes les autres ? Si vous croyez à une vie à venir, pourquoi, lorsque vos parents ou vos amis sont malades, êtes-vous tout préoccupés du danger de leur corps, et nullement du péril de leur âme ? pourquoi, au lieu de les avertir de leur état pour qu'ils puissent se préparer à cette éternité qui va tout-à-l'heure les engloutir, écartez-vous avec une charité cruelle tout ce qui pourrait leur rappeler l'idée de la mort, — pourquoi le plus souvent n'appellez-vous les ministres

de l'évangile que lorsqu'ils n'ont plus rien à faire qu'à figurer dans un cortège funèbre ? Ah ! si vous croyiez véritablement que l'être qui est étendu sur cette couche de mort est une créature immortelle , que pour lui va commencer une éternité qui peut être ou un ciel ou un enfer, votre première pensée , votre premier besoin serait de le préparer à la mort. Vous appelleriez le médecin de l'âme en même temps que celui du corps, vous vous informeriez avec sollicitude de la santé de cette âme , vous parleriez à ce malade qui vous est cher des grands objets de la foi , vous l'exhorteriez à mettre à profit le délai si court qui lui reste encore, et tout dans votre conduite, dans vos paroles , montrerait que son salut vous est plus précieux encore que son rétablissement.

Vous ne croyez pas réellement à l'existence de Dieu, d'un Dieu sage, puissant et bon, qui dirige toutes choses. Si vous croyiez en un Dieu tout puissant, un de vos premiers besoins serait de le prier, vous appelleriez sa bénédiction sur vos travaux, sur vos projets ; on vous verrait chaque jour plier les genoux devant lui avec votre famille, vos repas commenceraient par l'action de grâces, et votre cabinet serait souvent témoin de vos prières secrètes. Si vous croyiez en un Dieu infiniment bon, on ne vous verrait pas murmurer dans les épreuves comme si vous étiez victimes d'un hasard cruel ou d'une fatalité aveugle ; vous ne vous révolteriez pas contre les causes secon-

des pour les accuser de vos souffrances; vous regarderiez plus haut, vous apercevriez derrière l'épreuve la main qui la dispense, et vous sauriez bénir cette main paternelle qui ne vous afflige que par amour. Si vous croyiez en un Dieu qui sait toutes choses, vous tiendriez plus à son approbation qu'à celle des hommes, vous craindriez plus son regard que le regard du monde, vous ne seriez pas plus tourmentés d'un ridicule devant les hommes que d'un péché devant Dieu, et vous ne feriez pas dans le secret des choses que vous rougiriez de voir publiées au grand jour. Le prétendu Dieu auquel vous croyez n'a ni puissance, ni connaissance, ni bonté; il n'exerce nulle influence sur votre vie; vous croyez en lui comme vous croyez à un axiôme de géométrie; c'est une abstraction de votre esprit, un rouage dans votre système, un vain mot sans réalité et sans valeur.

Nous pouvons répondre maintenant à la question que nous avons posée en commençant ce discours. Nous nous sommes proposé d'examiner si vous avez la foi véritable, la foi dont parle saint Paul, cette foi qui fait que les choses invisibles deviennent pour nous des réalités. Nous avons examiné cette question relativement aux principales vérités de la religion révélée, et nous sommes arrivés à cette conclusion: non, les dogmes de la religion révélée ne sont point pour vous des réalités; vous n'êtes pas chrétiens fidèles. Nous avons laissé de côté les dogmes chrétiens, nous

nous sommes retranchés dans les vérités religieuses les plus simples, les plus générales, celles qui constituent la religion naturelle ; nous avons demandé si vous avez une foi véritable à l'existence de Dieu, à la vie à venir ; et ici encore nous sommes arrivés à cette conclusion : non, les vérités de la religion naturelle ne sont point pour vous des réalités ; vous n'êtes pas même déistes conséquents.

Et pourtant vous faites profession d'admettre toutes ces vérités que dément votre conduite ; vous vous donnez hautement pour des hommes qui croient au monde invisible et aux dogmes du christianisme : votre seule présence dans ce temple en est la preuve. En sorte qu'il y a chez vous contradiction directe et perpétuelle entre la profession et la conduite, entre la théorie et la pratique, entre l'apparence et la réalité. Vous avez l'air de ce que vous n'êtes pas ; vous parlez d'une manière et vous agissez d'une autre. En théorie, vous êtes chrétiens ; mais de fait, vous êtes incrédules.

Pour des hommes véridiques et consciencieux, une pareille position n'est pas tenable : à tout prix il faut en sortir. Il faut, d'une manière ou d'une autre, mettre d'accord votre profession et votre conduite, vos paroles et vos œuvres. Il faut quitter l'apparence, ou accepter la réalité. Il faut, ou élever votre conduite à la hauteur de votre profession, ou abaisser votre profession au niveau de votre conduite. Jusqu'ici vous

avez été chrétiens de profession et incroyants de fait : il faut devenir chrétiens de fait, ou incroyants de profession. Il n'y a point de milieu raisonnable entre ces deux partis. Ou la religion de Jésus-Christ est une réalité, ou elle est un mensonge. Si elle est un mensonge, alors il faut déchirer la bible, il faut renier votre baptême, il faut laisser un culte sans objet et sans valeur, il faut vous déclarer franchement matérialistes et athées, il faut secouer le frein d'une religion qui n'est qu'un préjugé des esprits faibles, et dire sans arrière pensée : « mangeons et buvons, car demain nous mourrons. »

Mais si au contraire la religion de Jésus-Christ est une réalité ; s'il est vrai qu'elle repose sur des preuves nombreuses, éclatantes, incontestables ; si elle peut revendiquer pour défendre sa divinité l'accomplissement des prophéties, l'éclat des miracles, le témoignage de soixante générations, la sublimité de ses enseignements, la régénération du monde, et ce témoignage intime, ineffable, indestructible, qu'elle se rend à elle-même dans tous les cœurs qui la reçoivent ; s'il est vrai qu'il n'est personne d'entre vous qui osât la déclarer mensongère, et qu'il y a en vous une voix plus haute que la passion, plus puissante que l'incrédulité, qui vous crie que cette religion est divine, — alors traitez-la comme une religion divine : donnez-lui la première place dans vos pensées ; que la prière prenne rang parmi vos occupations de cha-

que jour ; que la bible devienne votre livre de prédilection ; la vie à venir, votre préoccupation habituelle, et votre salut la seule chose nécessaire. Alors, passez sur la terre comme des étrangers et des voyageurs, et subordonnez toutes les questions à la question du geolier de Philippes : « que ferai-je pour avoir la vie éternelle ? » Alors, que votre foi ne soit plus une stérile spéculation de votre esprit, mais un sentiment de votre cœur, une direction de votre vie ; qu'elle devienne la foi dont parle l'apôtre, une vive représentation des choses à venir, et une démonstration des choses invisibles ; une foi qui vous fasse ressusciter avec Christ, et « chercher les choses qui sont en haut où Christ est assis à la droite de Dieu ; » une foi qui vous rende citoyens des cieux, et vous fasse dès-à-présent habiter dans les lieux célestes avec Jésus-Christ !

Telle est, mes bien-aimés frères, l'alternative où vous êtes placés — où nous sommes placés devrais-je dire, car nous ne voulons pas ici nous séparer de vous ; nous aussi, nous avons à nous humilier devant Dieu pour la même inconséquence que nous avons signalée dans votre vie ; nous aussi nous devons reconnaître que notre conduite n'est pas à la hauteur de notre profession, que les objets de la foi ne sont point pour nous habituellement de vivantes réalités, et que trop souvent nous perdons de vue le monde invisible pour nous laisser absorber par les préoccu-

pations de cette vie. Mais nous le sentons, et vous le sentez comme nous, il est impossible de rester plus longtemps dans une position aussi fausse, aussi déraisonnable. Cette profession sans vie, cette théorie sans pratique, cette apparence sans réalité, ne peut subsister ni devant la conscience, ni aux yeux de la raison ; elle est tout à la fois condamnable et insensée. Il faut donc choisir, et choisir sans retard. En présence d'un pareil choix, mes bien-aimés frères, serions-nous assez aveugles, assez malheureux pour hésiter ? Hésitez entre le temps et l'éternité, entre la terre et le ciel, entre la matière et l'esprit, entre le monde et Dieu, entre une vie de quelques jours et la vie qui ne finira point ! Il est vrai que le monde de la foi n'a pas comme celui de la vue l'avantage de frapper nos sens, et que par là même il nous touche moins ; mais ce désavantage (passez-moi cette expression impropre) n'est-il pas plus que balancé par l'importance des objets du monde de la foi ? La considération de l'éternité ne fera-t-elle pas à elle seule pencher la balance du côté des choses invisibles ? Un avenir qui est éternel ne l'emportera-t-il point sur un présent qui est passager ? Si nous pouvions anéantir les réalités de la foi à force de les oublier, alors peut-être notre conduite serait naturelle et raisonnable. Mais prenons-y garde, l'idée que nous pouvons nous en faire ne change rien à ces réalités : et sans s'inquiéter si nous y pensons ou si nous n'y pensons pas, elles

s'avancent, elles marchent vers nous d'un pas toujours égal et toujours certain. Que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, il y aura une vie à venir. Que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, le temps nous emporte dans son vol rapide, et bientôt d'un battement de son aile il nous jettera aux pieds du souverain juge. Que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, que ce soit dans un jour ou dans dix mille ans, nous entendrons de la bouche de Jésus-Christ une sentence de vie ou de mort, de bonheur éternel ou de malheur sans fin. Tout cela est vrai, comme il est vrai que le soleil nous éclaire, et que nous sommes aujourd'hui réunis dans ce temple.

Après cela, que chacun juge ce qu'il doit faire, et si, pour croire à l'éternité, il doit attendre que cette éternité l'ait englouti dans ses abîmes. « Bienheureux, » dit le Sauveur, « ceux qui n'ont point vu et qui ont cru ! » Amen.

Novembre 4839.